

LE PETIT GERDAUENNOIS



JOURNAL MENSUEL GRATUIT

DES PRISONNIERS DE GUERRE FRANÇAIS ET BELGES DU KOMMANDO E. 10 -- STALAG 1 A

VIVE LE SPORT!

par Yves des Fossés

On avait tout prévu, et depuis long-temps, pour que cette journée sportive du quatre Juin fut un triomphe. Athlètes urbains et ruraux rivalisaient d'ardeur à l'entraînement ; une équipe de pionniers, envoyés spécialement, avait transformé le terrain de football en stade olympique ; la Maison Kampf avait fourni les poids ; les menuisiers avaient taillé les poteaux, les peintres les avaient peints ; on s'était assuré le concours du "Babounia de service" et de ses précieux chronomètres ; des juges intégres avaient été triés et l'on avait promis un porte-voix au président du tournoi pour proclamer les résultats.

On avait tout prévu, donc... tout, sauf le concours de dame Providence, et celle-ci faillit nous jouer un bien vilain tour de sa façon. Dès le samedi matin, le temps se brouilla, une pluie fine commença à tomber, et le soir, sous un ciel d'encre, un véritable déluge vint noyer tout notre optimisme. En quelques instants, la cour du Lager était transformée en lac. Wautot s'accroche à moi : "Ah ! les salauds, les cochons !". S'en prenait-il aux nuages qui remplissaient bien innocemment, mon Dieu, leurs fonctions d'arroseurs, ou à certains pluies qui prétendaient déjà qu'on allait transformer la réunion d'athlétisme du lendemain, en concours de régates ?

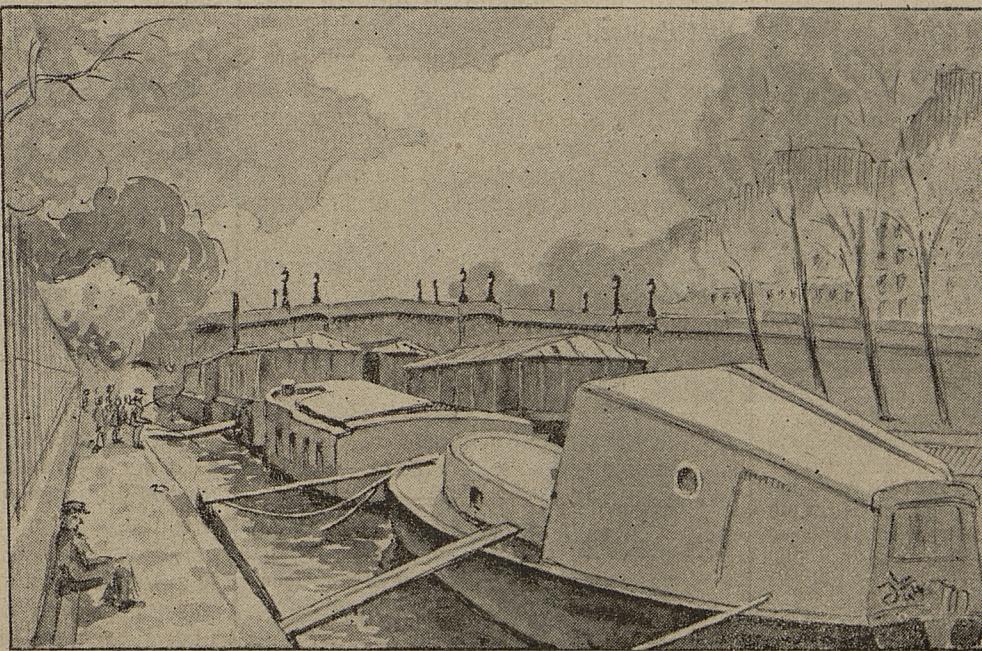
**
Fausse alerte. Le dimanche, je levai avec anxiété mon "Verdunkel" : une matinée bleue, claire, limpide comme un regard d'enfant. Je courus au camp. Je trouvai Paul

Gonthier qui dressait vers le ciel un index inquiet, (pour voir d'où venait le vent) : Nous aurons beau temps, affirma-t-il. Vous courez, m'informez-vous ? Un regard glacial, puis : "Non, mais j'arbitre, c'est la même chose". Je salue : "Bien, mon adjudant".

Je déjeune sur le pouce. Il y a des sportifs à ma popote, qui ne veulent pas s'alourdir et les autres convives respectent et partagent la discipline que ces Messieurs s'imposent. Tant pis pour Laurain, qui s'était fait justement inviter ! Mais ceci est une autre histoire.

Une grande heure me restait avant la première épreuve. Je pars en m'assurant, prenant le chemin des écoliers, je flane, je me grise de ce soleil perdu et retrouvé et finalement, j'arrive comme le lièvre de la fable, trop tard, mais juste à temps pour voir "Poléon" lancé comme une flèche et qui brise le ruban des 80 mètres, talonné de justesse par Pauly. Gerdauen à l'honneur (10 s. 1/5), je gonfle la poitrine.

(Suite en 2 page)



PARIS. — Les lavoirs du Vert-Galant. (Dessin à la plume de Jean LASFARGUES).

L^e P 1083 R^o

Un Ami

par Victor Gérard

Ce qui, au premier abord, plaisait en Jacques, c'était ses yeux francs, clairs et rieurs. Jeune encore, il avait conservé, malgré les quatre années de captivité supportées avec des fortunes diverses, un caractère joyeux, un moral inébranlable. Jamais "cafardeux", il avait la blague facile et nous divertissait souvent par de bons mots spirituels et exempts de méchanceté.

Les hasards de la destinée l'avaient conduit, lui, citadin, dans une ferme de la Prusse-Orientale et là, il avait fait, comme tant d'autres, son rude apprentissage dans la culture. Doué d'une santé robuste, qui s'était encore accrue au contact du grand air, il accomplissait son labeur d'un cœur égal, en se disant : "puisque il faut le faire, faisons le avec goût ; le temps passera plus vite". Je m'étais lié bien vite avec ce garçon sympathique et, travaillant dans la ferme voisine, je le voyais souvent. Or, un jour, c'était un dimanche, je le vis arriver dans ma chambre avec un air sombre et triste. Ses yeux avaient perdu leur éclat rayonnant.

Pourtant, rien dans la nature n'incitait à la tristesse ou à la mélancolie. La matinée était radieuse et les oiseaux, heureux du renouveau du printemps, chantaient au soleil un hymne triomphal en des notes allégres. La campagne sortait de la torpeur où l'hiver l'avait plongée. Tout était poésie, tout était tendresse, tout était gaîté.

Tout, sauf Jacques.

Il me dit un bonjour où perçait une extrême lassitude et vint s'asseoir à la petite table sur laquelle j'étais accoudé.

Surpris de ce silence inaccoutumé, je m'approchais de lui et demandai : "Serais-tu malade, Jacques ?"

— Moi, mais non.

— Pourtant cette drôle de figure ?

— Je t'assure...

— Alors quelque chose te tracasse ? De mauvaises nouvelles ?

— Mais pas du tout, ça va bien à la maison.

— Eh bien, pourquoi cette soudaine tristesse ?

Il resta pensif quelques secondes, puis il murmura : "je suis écouré..."

— Ecouré ?

(Suite en page 2).

Vive le sport !

(Suite de la première page.)

J'aperçois Henri Cabanel, un profane comme moi : "Et maintenant où allons-nous ?" - "Suivons la foule" Il y a un remous en effet et nous nous dirigeons à l'autre bout du terrain, où va se disputer l'épreuve du lancement du poids. Nom de nom ! Quels athlètes ! Quelle force ! Quelle vigueur ! On se croirait à la bataille de Crécy. Fin, puissant, racé, l'aspirant Guiral l'emporte de haute main sur ses adversaires par un jet de 9 m. 76. Je dis à Crépy, que je l'avais trouvé moins en forme qu'à l'ordinaire et il m'expliquait qu'une angine tenace l'avait empêché de donner toute sa mesure, mais déjà Cabanel me tirait par la manche : "Vite, vite, on court le 300 mètres, viens !". Je me précipitai. Des messieurs accroupis à l'autre bout du champ ; un coup de feu. Avant que j'aie eu le temps de les reconnaître, de les situer, ils ont bondi, ils volent, ils sont sur moi. Le speaker annonce : "Pauly, vainqueur, devant Chaumel !".

Puis on a tendu une ficelle entre deux poteaux, que des athlètes essayèrent de franchir par détente simultanée des deux jambes. Ça s'appelle le "saut en hauteur". Là encore, Poléon se couvre de gloire, tandis que Gras et Guiral ne pouvaient parvenir à se dépasser pour la deuxième place.

Continuons à sauter ! En longueur cette fois et sans ficelle bien entendu.

Beaucoup de concurrents de tous les gabarits : Des gros, des petits, des grands, des forts... Mais toujours les mêmes champions. Poléon (je ne puis me résoudre à l'appeler L'empereur), force les bravos avec 5 m. 81. Derrière lui, Guiral, et puis Pauly, et puis d'autres.

Cinq minutes d'entracte. On masse les mollets de ces Messieurs ; on fait des mouvements respiratoires et on repart pour un tour... un tour de 1.500 mètres cette fois. Beaucoup d'appelés, peu d'élus. L'équipe de Posegnick mène la danse, enterre ses concurrents et finalement, Lenud gagne de peu devant son collègue Emile Granjon, qui semblait un peu essoufflé en fin de course. (A moins qu'il ne se ménage à cause de son tour de chant).

Et puis les relais ; quatre fois 80 mètres d'abord. C'est ce qu'il y a de plus spectaculaire, parce que c'est l'épreuve où il y a le plus de monde sur la piste, que c'est celle où l'on se passe des petits bâtons et surtout celle où le public comme dans les courses à handicap, ne comprend généralement pas grand chose. A moi qui suis un profane, la supériorité de l'équipe de Willkamm me parut pourtant lumineuse, supériorité qui devait s'affirmer davantage encore dans la seconde course (huit-quatre-deux-un). Pauly est vraiment un excellent coureur.

Et pour finir, l'épreuve du disque. (Phidias, où es-tu ?) Il paraît que le nôtre doit être trop petit, ou trop lourd, ou pas assez rond, je ne sais plus. C'est ce qui explique que nos sportifs ne semblaient pas très satisfaits de leurs performances. J'ai pourtant trouvé que monsieur Gras était parfait et personne ne m'empêchera d'écrire ici.

Et voilà, c'est fini. C'est tout et c'est beaucoup. Nos athlètes ont eu chaud, mais ils ont bien mérité du sport en captivité. Je mets un signet au livre d'heures. La journée du 4 juin ne sera pas oubliée.

Yves des FOSSES.

P. S. — Erreur ! ce n'était pas fini, puisque le dimanche suivant on a remis ça. Rien de plus infatigable qu'un sportif. Et je serais bien en peine de faire un autre papier, puisque

UN AMI

(Suite de la première page)

— Oui, écoeuré de voir la route que suivent certains prisonniers, écoeuré d'une situation, où la canaille s'en donne à cœur joie.

— Mais, qu'est-ce qui te fait parler ainsi, aujourd'hui ?

— Je viens d'être témoin d'une scène qui m'a bouleversé, et m'a mis la tête en effervescence.

— Explique, lui demandai-je ?

Je lui tendis une cigarette qu'il alluma nerveusement, et tout en tirant par bouffées saccadées, il commença.

— En venant ici, j'ai passé chez Pierre.

— Ah ! et alors ?

— Il n'était pas seul, car Maurice lui tenait compagnie ; tu sais, le petit Maurice.

— Oui, oui, je le connais.

— Ah ! il est malheureux, le gars. Il ne reçoit rien de chez lui, car sa vieille mère est dans la nécessité là-bas. Il est seul, vraiment seul !

Maurice était sans tabac, ça lui arrive assez souvent, car, gros fumeur, il a seulement ses colis de la Croix-Rouge.

Pierre, en rangeant ses affaires, a ouvert devant lui une grande boîte pleine de cigarettes et de tabac

— Oh ! t'es riche !.. s'est exclamé Maurice, ébloui à la vue de tant de trésors.

— Tu es de nouveau sans rien ? a demandé Pierre, veux-tu du tabac ?

— Oh ! vraiment je ne sais pas si je dois accepter, mais, quand même, t'es un frère, dit Maurice en avançant la main pour prendre ce que lui tenait l'autre.

— C'est dix marks, annonça Pierre, sans lâcher le paquet.

— Ah ! fit simplement le malheureux en retirant sa main.

— Oui, mon vieux, je ne puis faire autrement, les temps sont durs ! As-tu de l'argent ?

— Pour le moment, je suis sans un pfennig, car j'ai envoyé la semaine dernière un mandat à ma mère. Elle en a besoin la pauvre femme. Et j'attends la paie.

— Ecoute mon vieux, ce n'est pas que je doute de toi, mais vois-tu, dans la situation actuelle, on peut être sé-

dans les mêmes épreuves, nous vîmes triompher les mêmes champions (ou presque). Nofons cependant que lors de cette dernière réunion, tous les records précédents furent pulvérisés

Gloire à nos athlètes. - Gloire à Wautot, le parfait organisateur de toutes ces réjouissances - et vive le sport.

parés d'un jour à l'autre. Alors, ma devise c'est "Donnant, donnant !..." Et je regrette, ajouta-t-il, en remisant le tabac dans sa boîte.

Maurice demeurait interloqué.

Moi, j'étais resté à l'écart sans prendre part à ce dialogue, à cet odieux marché qui me répugnait. Mais à la fin, n'y tenant plus, je me levai et à la face de cet indigne individu, je jetai : "Salaud." Puis me tournant vers Maurice, je le pris par le bras et lui dis : "Viens..."

Nous sortîmes tous deux, sans un regard pour l'autre qui n'avait pas répliqué. Nous marchâmes quelques mètres sans causer et, m'arrêtant, je lui tendis mon paquet de tabac.

— Tiens, Maurice !...

Il ne voulait pas, je le lui mis de force dans sa poche, "Aidons-nous les uns, les autres" dis-je.

Il me répondit : "Merci", simplement, et je lui sus gré du tact qu'il avait de ne pas se confondre en salutations qui m'eussent froissé !

Nous nous quittâmes à la route, car il retournait à sa ferme et moi, je venais par ici.

Voilà termina Jacques, pourquoi tu me vois dans cet état. Ah ! que c'est dur de devoir supporter de tels spectacles.

C'est triste, infiniment triste.

Jacques ne resta pas longtemps dans ma chambre ce jour là.

J'essayai bien de lui faire comprendre que c'était là un fait isolé, qu'il ne fallait pas désespérer de la camaraderie des prisonniers.

Rien n'y fit ; Jacques demeura sombre et me quitta, mélancolique, en s'absorbant dans d'amères réflexions.

**

Le jeudi suivant, je rencontrais Jacques.

Il avait retrouvé son sourire et ses yeux de nouveau, pétillaient de bonne humeur.

Ah ! ça va mieux, m'écriai-je, en lui serrant la main.

— Je me suis réconcilié avec la justice divine, dit-il, avec une évidente satisfaction.

Ah ! ah ! fis-je, et en quelle occasion ?

— Tu sais le léger incendie, qui s'est déclaré mardi à la ferme de Pierre. Il s'est communiqué à sa chambre. Oh ! presque rien, mais assez pour détruire certaines choses. Aussi hier, a-t-il eu le culot de venir me demander du tabac.

Je l'ai reçu froidement comme bien tu penses et lui ai dit : "Ma devise est "Donnant, donnant", c'est quinze marks le paquet."

— Alors, toi aussi, tu te lances dans le... commerce ? fis-je assez surpris.

Attends, reprit Jacques, sa passion de fumer a été la plus forte, aussi a-t-il payé.

Ah ! quand même, Jacques, tu m'étonnes !...

Et cet argent, sais-tu ce qu'il est devenu ? Je l'ai donné à Maurice. Ça lui permettra d'envoyer plus tôt un mandat à sa mère. Ah ! mon vieux, je suis content, content !

— Là, je te reconnaîs Jacques, je te félicite et je t'admire. Un camarade comme toi, c'est vraiment chose rare...

— Il coupa court à mes paroles : "Il faut que je te quitte, j'ai encore du travail. A demain soir."

Et Jacques s'en alla, réglant son pas à la cadence d'une marche qu'il sifflait.

...Et tandis que le soleil terminait sa course à l'ouest et grandissait immensément les ombres, je regardais partir cet ami, dont la captivité n'avait ni aigri le caractère joyeux, ni taché le bon cœur et, autour de sa silhouette qui s'enfonçait dans la nuit tombante, il me sembla apercevoir une vague auréole...

Victor Gérardy.

LE COIN des Transformés

Je reprends aujourd'hui la plume, après trois mois de silence, (que voulez-vous, je ne travaille pas dans les alambics !) non pas pour vous dire des choses particulièrement agréables, ma charge m'a mis une fois pour toutes, je crois bien, dans l'impossibilité de le faire.

Voici ce dont il s'agit : Les marques extérieures de respect, comme le stipule le règlement militaire.

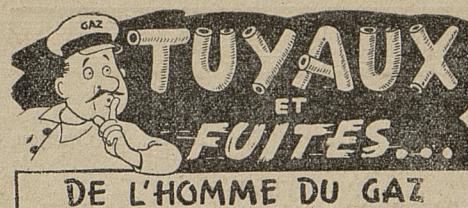
En ville, rien de particulier ne m'a été signalé sinon que le stationnement par petits groupes est interdit. Il faut reconnaître que très souvent des groupes de camarades osbtruient purement et simplement le trottoir à certains endroits.

Au camp. — Là, il faut se rappeler que nous sommes admis depuis le premier jour, mais que les autorités militaires auraient le droit de nous en refuser l'entrée. Nous y sommes des invités. Il est donc normal que nous nous plions aux règles du milieu dans lequel nous nous rendons de notre propre gré. C'est une question de logique et de politesse. Nous devons donc saluer les Officiers et les Sous-Officiers, que nous soyons en civil ou en militaire. Or Monsieur le Capitaine Lengning et Monsieur le Lieutenant Melzer m'ont fait savoir que certains affectaient de ne pas les voir. Ils employaient le coup de la rotation lente : c'est trop connu et peu gracieux.

Voyez-vous, j'estime que pour juger impartiallement de notre attitude, il suffit d'un petit effort d'imagination : inverser les rôles, y compris en ce qui concerne les tempéraments et réfléchir à ce que nous attendrions des autres ! Avec cela, un peu de bonne volonté...

Essayez.

Paul GONTHIER.



Lettre ouverte adressée à l'Homme du Gaz :

“Cher Monsieur, je m'excuse du retard apporté à vous répondre, mais j'ai peur de vous faire de la peine en vous avouant que malgré votre conseil, je n'ai pas encore "pigé". Vous semblez tellement y tenir ! Cela a-t-il vraiment beaucoup d'importance. Si chacun de ceux qui comme moi, n'ont pas compris, l'avait manifesté et avait eu sa réponse particulière, quelle activité au journal ! On embaucherait (ceci dit entre nous) !

Je ne lisais pas le "Petit Gerdauennois", contrairement à ce que vous pensiez, mais j'avais tort, car il est très intéressant, surtout la rubrique "Tuyaux et Fuites". On y apprend tout "à l'œil". Pour un peu on se croirait dans la loge de "madame Bachu". J'aime beaucoup cette ambiance, vous le savez peut-être ?

Polisson, je le suis en effet, c'est de mon âge, d'ailleurs ; facétieux, aussi, sans doute, mais je ne sais pas ce que cela veut dire, pourquoi employez-vous des mots si peu connus.

Si vous le permettez, à mon tour, je vais vous donner un conseil. Changez donc le titre de votre rubrique. "Petits Potins" par l'agent Ducamp, serait mieux, car on ne connaît pas beaucoup l'Homme du Gaz. Les tuyaux, personne n'y a confiance, ils sont tous crevés. Quand à la fuite, nous l'attendons depuis longtemps et elle ne vient pas. D'autre part, en employant des formules simples, plus de tracas pour vous, puisque Monsieur Jean Alban Berthaud de Fargeas, commis de culture à Löwenstein comprendra alors tous vos articles. D'avance merci. Votre dévoué

Jean Alban Berthaud de Fargeas.

J'avais trempé ma plume dans le vitriol, pour répondre au poulet de monsieur Berthaud ; puis, j'y ai renoncé. J'ai craint que les lecteurs du P. G. ne trouvent pas un grand intérêt à notre petite querelle et, le papier étant excessivement "Knapp", n'est-il pas préférable de cesser de rompre des lances pour les beaux cheveux d'une dame, qui se moque probablement de ce débat comme de ses premières dentelles. Je suis certain que, facétieux et polisson, comme il reconnaît l'être, monsieur Berthaud saura se ranger à mes raisons.

Lorsque j'appris que la troupe polonaise du camp venait donner un concert à Altendorf, je me frottai les mains : "Enfin un tuyau un peu moins usé". (Le fait est que nos lecteurs doivent avoir les oreilles rabattues des exploits du Jazz Léonard, dont je n'oublie jamais de mentionner les succès ici !) - Mais je suis probablement hermétique au charme de la musique slave, à moins que je ne puisse franchir le seuil de cette salle sans évoquer le souve-

nir des heures délicieuses que nous dûmes à Trasbot... ce qui est généralement fâcheux pour ceux qui suivent.

**

Une nouvelle qui va remplir de joie tous les travailleurs de la compagnie : nos "Handwerker", infirmiers, bibliothécaire, bureaucrates, ont des ampoules dans les mains ; nos "planqués" ont taté de la pelle et de la pioche. On ne badine pas avec la défense passive et nos mignons, au crépuscule, en tenue de sport, s'initient au dur travail qui ennoblit l'homme. La tranchée s'achève, mais en vous dépechant un peu, vous pourrez les voir : c'est tous les soirs de 7 à 9 heures, juste en face du "Foyer"

**

Il est grand, il est beau, il est fort, mais il est maladroit... Un coup de hache sur la main nous l'envoie pour un mois à l'hôpital de Gerdauen. Karsenty se précipite : "Il me le faut, ici, pour le théâtre !". Hélas, l'"Arbeitsamt" est sans pitié. Sitôt rétabli, notre homme est envoyé à Nordenburg.

Il est là-bas, déjà, dans le charbon, la ficelle et les sacs de grains.

Des regrets, des regrets, des regrets...

**

Le Groupe Artistique "extra muros". Le 17 juin, le Jazz Léonard présentait son spectacle à Nordenburg. Jamais la valeur de notre orchestre n'avait paru aussi éclatante que dans le cadre de cette scène jolie et spacieuse. Nos "Zazous" étaient déchaînés. Mais le succès fut tel qu'ils ne veulent plus entendre parler de notre petit théâtre du "Lager". Un garage désaffecté ; Fi ! pensez donc. Charlet lève l'étendard des réclamations : Je ne jouerai plus que sur une scène de 18 mètres a-t-il tonné... Et vous me croirez si vous voulez, André Moroy est de son avis !

**

Il y a des gens qui ont le sens de l'humour. Je pense à nos camarades de Friedenberg et des environs. On leur annonce une séance de cinéma : Ils accourent, ils s'installent, ils remplissent la salle. On leur annonce qu'il y a une panne : Ils attendent, ils espèrent. On leur annonce que la panne est irréparable : Ils souffrent, ils se lèvent, ils s'en vont. Voilà, c'est tout. Il est vrai que le film qu'ils n'ont pas vu s'appelait "Le Baron fantôme" ! Pourtant je vous jure que l'opérateur n'est pas un farceur.

**

Evidemment les artistes étaient bien serrés sur les deux remorques qui emmenèrent le 25 juin "Boléro" et le Jazz à Wehlau. Mais avec un peu de bonne volonté, on aurait pu prendre quand même à bord ce bon Duval par exemple, qui nous aurait du coup pondu un de ces papiers dont il a le secret. Je vous jure que rien que dans le voyage, il y avait de quoi tenter un humoriste et un homme de goût comme notre sympathique chroniqueur. - N'ayant aucune de ces qualités (Berthaud dixit), je m'abstiendrai. - Pourtant si vous êtes curieux ou si vous voulez rire un peu, ô Alteste-Kommandos, au hasard de vos voyages dans notre capitale, questionnez donc un peu notre bouillant directeur artistique !

En Juin 1940, je vous avais promis de rester parmi vous. J'ai tenu ma promesse et me voici toujours au poste que l'Assemblée nationale m'a assigné, toujours prêt à servir. Mon honneur à moi est de rester à ce poste, face au danger, sans armée, sans flotte, au milieu d'une population malheureuse. Philippe PETAIN.

SPORTS

REUNION D'ATHLETISME DU 4 JUIN 1944

80 mètres. — Première série :

1. LEMPEREUR (Gerdauen), 10 s. 2/5, 2. Guiral (Fritzendorf), 10 s. 3/5, 3. Bouvenet (Schakenhof), 4. Lemoine (Altendorf).

Deuxième série :

1. CHAUMEL (Friedrichsflur), 11 s. 1/5, 2. Cometto (Willkamm), 11 s. 2/5, 3. Bernard (Gerdauen), 4. Actis (Gerdauen).

Troisième série :

1. PAULY (Willkamm Gut), 10 s. 3/5, 2. Raux (Posegnick), 11 s. 1/5, 3. Couillard (Gerdauen), 4. Maumy (Sobrost).

Finale :

1. LEMPEREUR (Gerdauen), 10 s. 1/5, 2. Pauly (Willkamm Gut), 3. Guiral (Fritzendorf), 4. Chaumel (Friedrichsflur), 5. Raux (Posegnick), 6. Cometto (Willkamm).

300 mètres

1. PAULY (Willkamm), 45 s. 2. Chaumel (Friedrichsflur), 48 s. 3/5, 3. Lefrère (Nordenburg), 4. Richard, dit Willy (Willkamm), 5. Genest (Gerdauen), 6. Actis (Gerdauen).

1500 mètres

1. LENUD (Posegnick), 5 m. 26 s. 4/5, 2. Granjon (Posegnick), 5 m. 31 s., 3. Bouvenet (Schakenhof), 4. Bernard (Gerdauen), 5. Maumy (Sobrost), 6. Crépy (Gerdauen).

Relais : 80/4

1. WILLKAMM (Pauly, Guiral, Cometto, Richard), 48 s.
2. Gerdauen (Lempereur, Actis, Bernard, Couillard).
3. Posegnick (Granjon, Lenud, Raux, Lemoine).
4. Nordenburg (Lefrère, Chaumel, Maumy, Bouvenet).

Relais : 800/400/200/100

1. WILLKAMM (Pauly, Guiral, Richard, Cometto), 4 m. 20 s. 3/5.
2. Posegnick (Granjon, Lenud, Raux, Lefrère).
3. Gerdauen (Henrion, Chaumel, Lempereur, Couillard).

Hauteur

1. LEMPEREUR (Gerdauen), 1 m. 35, 2. Guiral (Willkamm) et Gras (Gerdauen), 1 m. 30, 4. Chaumel (Friedrichsflur), 5. Richard (Willkamm), 6. Maumy (Sobrost), 7. Lasfargues (Döhrings), 8. Couillard (Gerdauen), 9. Actis, 10. Alonso.

Longueur

1. LEMPEREUR (Gerdauen), 5 m. 81, 2. Guiral (Fritzendorf), 5 m. 40, 3. Pauly (Willkamm), 5 m. 37, 4. Chaumel (Friedrichsflur), 5 m. 13, 5. Richard, 6. Lefrère, 7. Gras, 8. Couillard, 9. Crépy, 10. Bouvenet, 11. Maumy, 12. Cometto.

Poids : (7,250)

1. GUIRAL (Fritzendorf), 9 m. 76, 2. Gras (Gerdauen), 8 m. 80, 3. Chaumel, 8 m. 47, 4. Crépy, 8 m. 41, 5. Bouvenet, 8 m. 32, 6. Ginions, 7. Maumy, 8. Daviot, 9. Granjon, 10. Jacquot.

Disque

1. GRAS (Gerdauen), 25 m. 30, 2. Guiral (Fritzendorf), 23 m. 15.

REUNION DU 18 JUIN 1944

80 mètres. — Première série :

1. LEMPEREUR 10 s. 4/5 2. Chaumel, 3. André J., 4. Rohmer, 5. Gamet.

Deuxième série :

1. GUIRAL, 11 s., 2. Lefrère, 3. Urbain, 4. Couillard, 5. Raux.

Troisième série :

1. PAULY, 11 s., 2. Charpentier, 3. Granjon, 4. Insertine, 5. Hascoët.

Finale :

1. PAULY, 10 s. 2/5, 2. Lempereur, 3. Charpentier, 4. Guiral, 5. Lefrère, 6. Chaumel.

300 mètres

1. PAULY, 44 s. 2/5 (record battu), 2. Charpentier.

1040 mètres

1. PAULY, 3 m. 27, 2. Lenud.

3000 mètres

1. FREMONT (Rädkeim), 11 m. 4 s. 3/5, 2. Fritz (Luisenwerth), 3. Granjon, 4. Urbain.

Relais : 80/4

1. GERDAUEN (Lempereur, Couillard, Chaumel, Pauly), 45 s. 2/5 (record battu), 2. Fritzendorf, 3. Posegnick.

Relais : 400/300/200/100

1. GERDAUEN (Pauly, Chaumel, Lempereur, Couillard), 2 m. 3 s. 2/5, 2. Fritzendorf.

Hauteur

1. LEMPEREUR, 1 m. 40 (record battu), 2. Basset et Jacob (Groß Gnie), 4. Cadoret, 5. Gras, 6. Guiral, 7. Couillard.

Longueur

1. LEMPEREUR, 5 m. 80, 2. Lefrère, 5 m. 20, 3. Insertine, 4. Couillard.

Poids

1. GUIRAL (Fritzendorf), 9 m. 90 (record battu), 2. Bidet, 9 m. 68, 3. Basset, 9 m. 60, 4. Gamet, 9 m. 50, 5. Chaumel, 6. Gras, 7. Cadoret.

FOOTBALL

A Nordenburg, Dimanche 25 juin 1944

ANGERBURG bat GERDAUEN par 3 à 2.

A Schakenhof, Dimanche 2 Juillet 1944

FRIEDLAND et SCHAKENHOF (7 à 7)

Ce qu'il faut savoir...

Baignades. — La plus grande prudence est recommandée pour les baignades. Se baigner en groupe et, autant que cela est possible, aux endroits réservés à cet effet. Trop nombreux sont les camarades qui payent de leur vie leur inconscience ou leur témérité.

Permissions. — Par ordre des autorités allemandes, dorénavant l'emploi de la bicyclette pour se déplacer le dimanche, est interdit. Ce moyen de locomotion est autorisé seulement pour des raisons de service.

Etiquettes. — Le Service des P.G. invite les prisonniers à ne plus envoyer d'étiquettes à destination de Comités de commerçants, d'industriels ou de personnes charitables, qui ne sont pas normalement en correspondance avec eux. Ces étiquettes seront systématiquement détruites.

Mutation. — L'aspirant Kodinger ayant demandé à rentrer au camp, c'est notre camarade l'aspirant Charles Faure (Altendorf) qui le remplacera comme Chef du cinquième Zug.

Adresse incomplète. — Le camarade ayant écrit à l'adresse suivante est prié de se faire connaître au bureau :

Madame LEFEBVRE-PILLOT

24, Rue du Progrès à ARMENTIERES (Nord)

Ce camarade ayant omis d'indiquer son nom, il n'a pas été possible d'acheminer sa correspondance.

A/0140 Gerdauer Zeitung, Ernst Schaefer

Caisse d'Entr'aide et de Secours du Stalag 1 A

Le dernier classement des 19 Kommandos du Stalag 1 A, établi d'après les versements effectués depuis la fondation de la C.E.S. jusqu'au 31 Mars 1944, donne notre Kommando comme venant au 4^{me} rang, avec une moyenne de versement par homme de *R.M.* : 22,38. Encore une place gagnée.

Les Kommando-Alteste ne doivent pas hésiter à nous signaler les cas douloureux qui existeraient dans leurs commandos.

BEAUX GESTES

Un camarade du commando de Gross Gnie, a fait don à la Caisse d'Entr'aide d'une somme de *R.M.* : 60.

A l'occasion de la Saint-Jean, un œuf mis aux enchères dans le kommando de Luisenwerth, a rapporté la somme de 35 *R.M.* au profit des Caisse d'Entr'aide française et belge.

SECOURS BELGE

D'après le classement des 22 Kommandos du Stalag 1 A, établi d'après les versements effectués pendant le 1^{er} trimestre 1944, nous venons au 9^{me} rang avec un versement global de 758 *R.M.* 80 (contre 255 *R.M.* au premier trimestre 1943) soit une moyenne mensuelle de 3,39 par homme.

NOTRE CARNET

DEUIL. — Nous adressons nos bien sincères condoléances et l'expression de toute notre sympathie aux camarades Pierre First, Albert Guerre et Albert Dupuis qui ont eu la douleur de perdre leur mère ; Raymond Degret, sa sœur ainsi qu'à Roger Alonso particulièrement éprouvé par la perte de son père, de deux oncles et d'un cousin, tous quatre tués au cours du dernier bombardement de Saint-Etienne.

Les prisonniers bretons
du Stalag 1 A envoient 116.320 frs
à leurs compatriotes sinistrés

Rennes, 31 Mai. — Le responsable du Groupe breton du Stalag 1 A vient de faire parvenir au Préfet régional de Bretagne, une somme de 116.320 francs, produit d'une souscription organisée par les Prisonniers de ce groupement.

Cette somme sera répartie entre les familles sinistrées des villes de Brest, Lorient, Nantes et Saint-Nazaire, et les victimes du récent bombardement d'une localité de la banlieue rennaise. (Extrait de "l'Echo de Nancy".)

LE COIN DU SANITAIRE

Emplacement à louer, s'adresser à G. Muratori, Sanitaire de Service.